



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ  
DE  
VÉNERIE

21, Rue de Clichy, PARIS-IX<sup>e</sup> — N<sup>o</sup> 18. SEPTEMBRE 1959.

Julien BOST-LAMONDIE

---

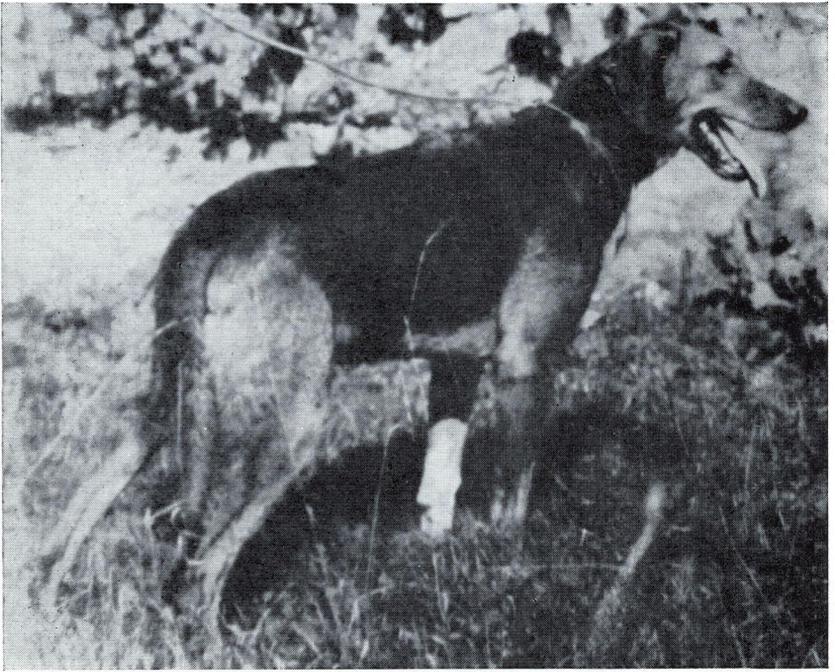
# ÉCOUTE EN TÊTE!

---

LES DERNIERS LOUPS  
SOUVENIRS DE VÉNERIE

*(suite)*





Le chien Maraudeur (50 % de loup).

## CHAPITRE V

Entre la continuation des chasses, j'avais décidé, dès ce moment, de ne plus chasser d'autres animaux, de ne pas tolérer que les chiens se rabattent sur d'autres voies, mais soient maintenus exclusivement sur des voies de loups. Le début a été dur, mais moins que je ne l'aurais cru, évidemment il a fallu sacrifier bien des sorties sans arriver à mettre un animal debout, mais avec les vieux chiens qui avaient compris, cela n'était pas désagréable, de s'en aller à la billebaude en quêtant très vite dans tous les parages fréquentés par ces grands coureurs. En effet, à partir de leur apparition, on venait très souvent pour me signaler leur présence dans telle ou telle région. Je m'y rendais dès le lendemain, et comme ces animaux font beaucoup de chemin dans la nuit, j'arrivais presque toujours à un moment donné, à les trouver dans ma quête; les chiens ne passaient jamais une voie sans l'indiquer, j'insistais en les appuyant, et c'était toujours un rapprocher intéressant, et souvent une belle attaque après quelques instants ou quelques heures. C'était un travail qui mettait merveilleusement les chiens en contact avec les effluves laissées par le loup.

Comme je ne pouvais être partout, j'avais été très ennuyé de savoir, que depuis quelque temps, un braco prenait une portée de louveteaux dès la mise bas. J'avais beau essayer d'arriver avant lui, j'arrivais toujours trop tôt, ou trop tard, pour l'empêcher de supprimer cette portée. J'étais désolé car ces louveteaux devenus louvards auraient fait de bien belles chasses en octobre ou décembre. Alors je surveillais de très près ce massif boisé, presque journellement, je recueillis des indices ou des renseignements qui me fixaient un peu sur les allées et venues des animaux fréquentant ces bois. Enfin le moment, venu, avec trois de mes amis, nous décidons de tenter l'aventure.

C'était le 26 mai 1906, que nous prenions rendez-vous.

Pour nous donner toutes les chances, nous allons coucher la veille au domaine des Effes, chez mon ami et beau-frère Lagarenne, domaine sis à quelques kilomètres des Bois de la Montrée, où nous devons nous rendre. Nous y dînons gaiement en causant de tout ce qui intéresse des veneurs : chevaux, chiens, souvenirs de tout ce qui réjouit le cœur de ceux qui ont la passion du grand sport. Cependant ayant décidé de partir à 2 heures de la nuit, nous abrégeons la soirée, pour nous allonger sur nos lits pendant quelques heures. Mais quant à moi, je n'avais pu fermer les yeux, aussi quand le vieux domestique vint frapper à ma porte, ma lumière était déjà allumée. Nous étions tous dans les mêmes conditions, personne n'avait pu dormir, préoccupés par l'expédition projetée.

Nous avons longuement discuté de la meilleure façon d'opérer, pour arriver à une réussite, car cette tentative était pour nous la première du genre, surtout nous voulions faire cela sportivement, sans procéder comme des braconniers; nous avons décidé d'emmenner deux bâtardes aimant beaucoup la voie du loup d'abord, et très en mains pour être dirigées et arrêtées à volonté. « Caresse » était vieille, et sa fille « Bohémienne », plus jeune mais lente; toutes deux rapprocheuses de haut nez; en meute, elles n'étaient plus appréciables, car manquant de train, et tellement chasseuses, qu'elles prenaient aussi bien le contre que le droit, mûres pour la retraite en un mot, mais idéales pour cette expédition spéciale, qui se faisait à pied.

Après un repas très frugal, on avait attelé un cheval de la ferme sur un gros char à bancs, pour nous emmener à pied d'œuvre, car cela abrégeait la route, les chemins pour aborder les bois étant longs et mauvais. Ces bois de la Montrée, forment avec des landes et une série de boqueteaux qui les entourent un massif de près de trois cents hectares, mais la Montrée proprement dite est un fourré inextricable de chênes, de grands ajones d'épines, de ronces, qui en font le repaire idéal des grands animaux, et de tout temps réputés comme bois à loups. Ils sont situés dans le canton de Gençay, et font partie de la commune de la Ferrière-Ayroux.

Dès notre arrivée, presque avant le jour, nous avons laissé la voiture à l'entrée des bois, et attaché le cheval à un baliveau. Nous lâchons les chiennes en liberté, elles trottaient devant nous sagement, elles éventaient tout le long du chemin, mais elles étaient maintenues à la voix à toute petite distance; heureusement qu'elles étaient très obéissantes car à cette heure matinale, il y avait des voies d'animaux un peu partout; comme le chemin était humide et que nous suivions un chemin de terre, les pieds étaient marqués et facilement reconnaissables. A un moment les chiennes se récrient légèrement et sourdement, nous les abordons et reconnaissons des pieds de biches et de cerfs. Nous les arrêtons très aisément, car il ne fallait pas faire de bruit inutile. Nous continuons à marcher, sans rien trouver de ce que nous voulions, nous avons parcouru la presque totalité des enceintes, nous commençons à désespérer. Lorsque tout à coup dans un faux chemin de coupe, en plein bois, la vieille « Caresse » évente haut et loin et part excitée pendant une vingtaine de mètres sans rien dire, mais on la sentait vibrante, puis d'un bond elle saute au fourré à gauche en se récriant à pleine gorge. « Bohémienne » arrive et donne également. Nous essayons de les maintenir et de les suivre, mais c'était difficile, car la hauteur et l'épaisseur du fourré nous empêchaient littéralement d'avancer. Heureusement qu'à quelques centaines de mètres nous entendons un récri formidable annonçant un lancé bien caractérisé. Alors nous regagnons en hâte le chemin quitté de façon à pouvoir évoluer plus à l'aise et plus vite, selon la direction que prendrait la chasse. La louve, car c'était elle, sans chercher à ruser, car elle nous avait devinés par les émanations laissées à notre passage, traverse tous les bois, et débuche à travers une plaine de peu d'étendue pour regagner un autre bois dit : « des Pigollets ». Nous avons couru de toutes nos forces, pour suivre jusque là.

Nous nous arrêtons pour tenir un court conseil, nos raisonnements sont unanimes, pour discerner que la louve s'est donnée aux chiennes pour les éloigner de sa portée. Ceci exposé, nous jugeons qu'il serait ridicule

de laisser les chiennes continuer à chasser, ce qui ne nous donnerait aucun résultat. Sans compter que dans ce cas, la louve au bout de quelques kilomètres se serait arrêtée pour sauter sur ses poursuivantes et les aurait étranglées.

Ayant jugé tous la situation dans ce sens, il fallait à tout prix, arrêter les chiennes. Mais pendant nos réflexions, elles filaient sur la voie, heureusement qu'elles étaient lentes et qu'elles criaient bien avec des gorges s'entendant de loin. Nous nous dispersons le plus vite possible, coupant au devant, pour conserver le vent, et essayer de les prendre avant qu'elles ne nous gagnent de vitesse. La chasse passait à ce moment à travers les « Bois des Pigollets », je fus assez heureux pour arriver de justesse, avant la route du Vieil-Airoux à Château-Garnier et, pour mettre la main sur « Caresse et Bohémienne ». Pour plus de sûreté, je les couple, en les caressant longuement, car elles avaient bien travaillé, et nous les ramenons à la Montrée. Nouveau conseil, car nous ne voulions pas agir à la légère, il fallait manœuvrer avec sagacité. Comme je l'ai dit déjà, la vieille « Caresse » avait le défaut de rabattre sa voie et encore mieux quand elle était appuyée, il nous vint normalement à l'idée d'utiliser son rabâchage au service de notre cause. En effet on la ramena à l'endroit où la première fois elle avait sauté au bois après avoir éventé au début. Cette fois nous la dirigeâmes en la tenant au couple, comme un limier travaillant au trait; sans hésiter elle reprend sa première voie, et peu à peu, assez difficilement à cause du piquant, nous avançons et nous sentons, à la façon dont la chienne tire que nous approchons de l'endroit qu'à l'oreille nous avions supputé être celui où la louve avait démarré. En effet nous arrivons à une place où la chienne s'arrête, éventant en tous sens. Nous cherchons, nous regardons de tous côtés et, enfin, nous apercevons un espace foulé, piétiné et littéralement plein de débris de toutes sortes, des ossements, des pattes de lièvres, des plumes d'oies, de la laine de moutons, et une demi-douzaine de colliers de chiens en morceaux, tout cela épars au milieu de squelettes déchiquetés, ce qui prouve que les menus étaient variés. Nous étions donc à la place

du charnier, où la louve en pleine quiétude se délectait de ses nombreux larcins, de la dîme qu'elle prélevait dans les parages éloignés un peu de sa portée. Mais cela ne nous décelait pas l'endroit, « la chaudière », où elle avait fait sa portée, si elle avait mis bas, ce dont nous étions persuadés. Nous nous mettons méthodiquement à chercher dans les environs proches, pour découvrir quelques indices; enfin, par hasard, dans une grosse et épaisse touffe de brandes, et de bruyères, « Caresse » évente avec insistance. On écarte les tiges de la brande, et nous apercevons au fond, de petites boules de poils gris-noirs, nous les prenons, ce sont les louveteaux, ils sont trois, deux mâles et une femelle, nés de quelques heures, ils remuent à peine, n'ouvrent pas les yeux. Nous nous regardons, ébahis d'avoir si bien réussi dans notre entreprise, la joie dilatait nos yeux. Nous voulions les ramener en vie, comment faire pour que ces jeunes bandits, ne souffrent pas trop. Enfin l'un de nous défait ses cuissards, on en ficelle l'extrémité et on les glisse dans le fond, et on les porta avec toute espèce de précaution jusqu'à notre voiture.

Notre retour fut gai, bien entendu, comme lorsqu'on est arrivé à une victoire désirée. On resta déjeuner à la propriété des Effes, où devaient nous rejoindre nos familles; on leur cacha notre réussite. Nous avons fait le mot à la cuisinière pour une mise en scène.

Le déjeuner copieux se fit, en échangeant de temps à autre entre nous des regards complices. Enfin au dessert, la cuisinière arriva avec un large sourire, portant une grande jatte, où autour étaient étalés quelques fruits, et au milieu étaient installés les trois louveteaux. Ne se doutant de rien, quand l'élément féminin jeta un coup d'œil sur la jatte posée sur la nappe, ce fut un horrible cri! « Qu'est-ce que c'est que ces choses abominables? ces horreurs? » Voilà comme on traitait le résultat de notre équipée, que nous jugions, nous, homérique ou presque.

Alors, on expliqua vite, d'abord la chasse, puis on recommença avec force détails, il y avait toujours quelque chose d'oublié, nous ne pouvions nous lasser de

ressasser nos impressions. Et, finalement, les louveteaux furent trouvés superbes, tellement la chaleur mise dans la narration de leur prise avait changé l'opinion première. Tous les trois furent gardés et élevés très facilement au biberon, et devinrent de beaux animaux. La femelle appelée « Montrée », comme les bois qui l'avaient vue naître, s'apprivoisa très vite, et était plus affectueuse qu'un chien; elle vivait en liberté, et allait souvent avec les chiens d'Équipage, elle grandit la première année avec le lot d'élevage de bâtards Poitevins, avec lequel elle s'entendait à merveille. Jamais elle n'a fait de très grandes bêtises. Elle venait à l'appel de son nom, au sifflet, en sautant de joie après vous, comme l'aurait fait un chien des plus caressants. Elle suivait à cheval, en voiture. On ne l'a pas emmenée à la chasse, car tout de même mon lot de chiens était en curée, si j'ose dire, de louvards, et entraînés sur vieux loups ils auraient pu l'embêter en la voyant se défilier sous bois. Puis, voulant tenter un élevage avec elle, je tenais essentiellement à la conserver en bon état. Elle ne vint en chaleur qu'à sa deuxième année, mes amis et moi avions choisi un très beau bâtard Poitevin, venant toujours de chez M. de Grailly, un chien de 2 ans qui avait été élevé avec elle. Il avait une très belle origine, il s'appelait « Qui-Vive », et son père était « Lampion », un chien d'un train fou qui appartenait à M. Paul Lecointre, qui couplait avec M. de Grailly; sa mère était « Lorette », du chenil du Rallye Saint-Hilaire à M. de Grailly. L'accouplement se fit très aisément, comme chien et chienne.

Au bout de deux mois elle mit bas; tous ces métis, cinq, étaient gris noirs, sans blanc, sauf un qui avait une très légère barre blanche presque imperceptible en dessous du poitrail entre les deux pattes. On en garda trois : « Maraudeur », « Rasta », « Blanc-bec », qui s'élevèrent très bien, ils étaient gris loup très foncé, avoisinant la couleur noire. Le meilleur a été « Maraudeur », tous se sont déclarés en chasse dès leur première sortie. Ils étaient très souples et faciles à créancer. « Maraudeur », qui était grand et construit en force, était d'un train impressionnant, en débucher; au bout d'un kilo-

mètre, il abordait tous animaux et galopait de concert avec eux. Très fin de nez, il criait mais peu, et sa voix était rauque, mais il donnait franchement. Au début, quand on tombait par raccroc sur un sanglier, il l'abordait presque aussitôt, mais quand c'était un gros, il se contentait de l'aboyer et de lui mordre les jarrets, sans jamais se faire attraper; sur ces animaux-là c'était des incartades puisque je ne voulais chasser que des loups! Je les arrêtais sur tous autres animaux.

Puis je m'étais attaché à très les créancier : au mot « Arrête », en chasse, ils s'arrêtaient tous instantanément. « Maraudeur » était d'un train presque aussi vite que sa mère, mais il avait une telle fougue au démarrage, que tout de même au bout d'une heure son train s'harmonisait avec celui des autres chiens qui avaient été sélectionnés comme vitesse et avaient aussi gros train; j'avoue du reste, qu'au début, il était un peu gênant, mais je le surveillais, comme j'étais jeune, et avec un cheval parfait et connaissant bien les refuites, dès l'attaque je me portais vivement très en avant, et quand j'apercevais « Maraudeur » passer avec une grosse avance, je levais les bras en criant : « Arrête », le chien, habitué, se mettait aussitôt allongé par terre, comme au down, et attendait l'arrivée des autres, alors avec ma cape à la main, je le remettais à la voie. Je m'étendrai davantage sur lui plus tard.

Je fais ici, une longue digression, que je crois utile après la prise de la portée dont je viens de parler. En effet, il est donné comme indication sur la mise bas des louves, des dates, qui sont à mon avis très précises; en pratique il y a de nombreuses exceptions aux règles indiquées. C'est ainsi que l'on donne, dans presque tous les ouvrages, que l'époque de la chaleur de la louve se situe en janvier et février. Ces dates sont loin d'être exactes. En effet, selon la température, cette époque est avancée ou reculée : par hiver doux, cela se produit en janvier ou février, mais lorsqu'il y a eu de très grands froids, cela retarde en mars ou début d'avril. J'ai fait ces remarques sur la louve élevée à la maison, et ensuite par expérience, non que j'aie vu des accouplements à

l'état sauvage, mais par les dates des portées trouvées par moi ou par des gens qui s'étaient spécialisés pour prendre les portées afin de toucher les primes.

Il est facile, par exemple de constater que la louve dont nous avons pris le 26 mai, dans les bois de la Montrée, la portée, avait été saillie fin mars; donc pas de règles rigides, car en plus, les vieilles louves viennent en chaleur avant les jeunes. J'ai élevé à plusieurs reprises des portées, entre autres une, prise début juin, de trois petits dont deux mâles et une femelle : « Galérien », « Grédinard », « Gauloise » qui s'étaient révélés comme devant être bien supérieurs à « Montrée », ils étaient splendides comme venue, d'un beau gris, grands, intelligents et caressants au possible. Ils avaient été élevés par ma cuisinière, dans la cuisine même, jusqu'à trois mois, sortant avec elle dans le jardin, la suivant partout comme des chats. Après, on les avait mis dans un box à côté des chevaux et ils avaient pour s'ébattre un grand pré clos d'une étendue d'un hectare. Ils étaient en contact perpétuel avec les chevaux, les hommes et avec moi qui m'en occupais avec soin par plaisir. Ils ont été magnifiquement élevés et apprivoisés; je fondais sur eux les plus grands espoirs pour des sélections futures. Pendant une absence, des étrangers passant sur la route, qui était parallèle au pré, en suivant l'enclos et apercevant ces animaux courant dans le pré, ont cru que c'étaient des loups sauvages, ils se sont précipités en sautant par-dessus le mur de clôture et les ont assommés à coups de triques. Lorsqu'on m'a prévenu, j'étais pour un mois à la Baule, j'ai été désolé, j'ai voulu poursuivre ces assassins, mais ils étaient de bonne foi, et puis un procès n'aurait pas ressuscité mes louvards. C'était une vraie malchance.

Une autre portée prise par un garde m'avait été cédée, mais cela m'a permis de faire une nouvelle constatation. Tous les louveteaux, pris avant qu'ils aient ouvert les yeux, c'est-à-dire ayant à peine huit jours, étaient très faciles à élever et à apprivoiser, tandis que s'ils avaient les yeux bien ouverts, ayant vu le jour dans les bois, ayant environ quinze jours à trois semaines, ils étaient

déjà méchants, essayant de mordre, il fallait prendre de gros gants de peau, pour éviter les morsures, leurs petites dents étant déjà très pointues, et avec cela ils ne voulaient manger qu'en dehors de la présence; du reste cette portée-là n'a pas réussi, ils sont morts de la jaunisse.

Au sujet de cette portée, il y a une anecdote assez curieuse, elle avait été prise dans un taillis épais, à flanc de coteau, dans un parc entouré en grande partie de hauts grillages, et sur un côté par la rivière, le Clain. La portée prise dans la journée, la louve surveillée, ayant traversé la rivière pour aller chercher de la nourriture, le garde raisonna très logiquement : il comprit bien qu'elle reviendrait le soir pour rejoindre ses petits. Comme il tenait à la tuer, il employa un moyen connu, pour qu'elle ne puisse repasser la rivière la nuit, et fuir après la disparition de sa portée. Il était loin de toute agglomération, et le temps pressait, pour mettre son projet à exécution. Ce projet consistait à installer tous les dix ou quinze mètres, une bougie fixée à un bâton, et à l'allumer. Tout un paquet de grandes bougies y passa. Il faut préciser qu'évidemment le temps était beau, calme, sans vent, puisqu'on se trouvait au mois de juin. Il avait d'abord, jusqu'à minuit, allumé des petits feux de bois, de distance en distance, en les surveillant, mais ils s'éteignaient assez vite, et il ne pouvait pas entretenir cela toute la nuit, c'est pour remédier à ces interruptions de feux, qu'il installa une vingtaine de grandes bougies. Un fermier sur l'autre rive avait vu la louve revenir dans le parc par la rivière, ce qui avait incité encore la surveillance. Ce système réussit à merveille, car dès le jour le garde avait réuni tous les gens des environs avec des fusils, placés le long de la rivière, au lieu et place des bougies, une autre partie des personnes servirent de traqueurs, et ce qui devait arriver arriva : la fusillade arrêta la louve, quand elle s'apprêtait à traverser la rivière. Au fond j'étais peiné de cette fin tragique, sans gloire, et de la perte des louveteaux. Mais il était impossible de manifester ses regrets, car c'était une destruction, donnant satisfaction aux

gens de la campagne, qui ont toujours eu grand peur des loups.

Je m'arrêterai sur ce sujet des prises de louveteaux et de l'élevage des louvards, pour reprendre le récit des chasses sur grands louvards et vieux loups, en indiquant les parcours et quelques impressions en suivant à peu près l'ordre chronologique.

*(A suivre.)*